

REVUE ÉTRANGÈRE.

Le 10 mai 1871 sera remarquable par la signature du traité de Francfort entre la France et l'Allemagne. Ce traité, résultat de la guerre la plus terrible que la France ait eu à soutenir était devenu une nécessité qui en faisait disparaître les rigueurs au milieu des horreurs de la guerre civile.

Le prince de Bismark a d'ailleurs fait quelques concessions qui en rendent les conditions plus supportables. Il a consenti à réduire l'indemnité de guerre de cent millions de dollars.

En conséquence, les Allemands reçoivent immédiatement une obligation française pour quatre milliards et demi de francs, payable dans un an et endossée par des banquiers français et allemands. L'obligation sera convertie en stocks ou consolidés, au choix des Allemands. Deux milliards de francs ont déjà été pris par les banquiers français baron de Rothschild et Erlanger, et par le banquier allemand Herr Hahn.

Ainsi, dit le *Courrier des États-Unis*, tandis que les politiques de cabinet, les observateurs au jour le jour, les hommes d'État même, — le général Grant, Président des États-Unis, et M. de Bismark lui-même, voyaient la France épuisée, ruinée, recevant le coup de grâce de l'insurrection, et incapable de faire face à ses engagements — les spéculateurs pratiques, les hommes d'affaires, les hommes d'argent, ceux qui connaissent le fond des choses, c'est-à-dire le fond des bourses, n'hésitaient pas à accepter les billets de la France pour quatre milliards et cinq cent millions de francs, destinés à rendre la liberté à sa politique, la vie à son commerce, la confiance à son crédit, et l'essor à sa puissance civilisatrice.

Dès que le traité de paix sera ratifié, la majeure partie des forces allemandes quittera la France pour rentrer en Allemagne, les forts à l'est et au nord de Paris seront rendus aux autorités de Versailles, et tous les Français encore prisonniers en Allemagne seront expédiés en France aussi promptement que le permettra le service des chemins de fer.

Aux termes du traité, les Allemands ne continueront à occuper que Belfort, Longwy et Nancy, jusqu'à l'exécution entière du traité.

La guerre civile paraît définitivement entrée dans la dernière phase. On s'est battu toute la semaine dernière autour des forts d'Issy, de Vanvres et dans la direction de Neuilly et de la porte Maillot. La capture de ces deux forts paraissait nécessaire à l'exécution du plan des généraux de l'armée de Versailles et au succès de l'assaut des remparts. La prise d'Issy et le silence de Vanvres ont eu l'effet parmi l'armée du gouvernement de compléter le demi-cercle d'investissement qu'ils cherchaient à faire depuis longtemps, et de s'approcher des remparts de Paris auxquels l'assaut est peut-être donné à l'heure qu'il est. Le jeune et habile général de la Commune n'a pu échapper lui-même à la démoralisation produite par la chute du fort d'Issy. Après avoir accusé de lâcheté la garnison de ce fort et avoir reproché à la Commune d'intervenir dans ses plans, il a renoncé à son grade de commandant en chef, et sachant le sort qui l'attendait, il s'est constitué prisonnier de la Commune. Mais une fois en prison, il a sans doute pensé qu'il aurait tort de se fier à la justice et à la douceur de la Commune. Il s'est hâté d'en sortir en corrompant ses gardiens. La Commune jure, tempête et court après lui, mais ce Rossel est un homme rusé, intelligent et plein d'énergie, il ne se fera pas pincer.

Si l'on en croit les dépêches, le fort de Vanvres aurait été pris par les Versaillais et repris par les Parisiens, et le sang aurait coulé abondamment.

Après Issy les Versaillais ont emporté d'assaut les barricades dans le village de Bourg la Reine, tuant et blessant 100 insurgés et en capturant 43, et samedi on disait que la porte Maillot était en pièces et qu'une brèche avait été faite, dans les remparts de Paris.

Mais après les remparts viendront les barricades dont il faudra s'emparer à la pointe de la baïonnette, car les Parisiens paraissent décidés à se battre en désespérés. S'ils s'étaient battus comme cela contre les Prussiens!

Pourvu encore que dans leur rage diabolique, ils ne fassent pas de Paris un monceau de ruines en le faisant sauter, qu'ils ne s'ensevelissent pas avec les assiégés dans une même tombe! On craint qu'ils n'exécutent les menaces qu'ils font; on parle de mines et de souterrains prêts à faire explosion. Tout est possible avec des hommes comme ceux-là. Si les honnêtes gens et les amis de l'ordre n'étaient pas au moins victimes de leur crime. Il paraît que ceux qui vivent à Paris en ce moment peuvent se faire une idée assez juste de l'enfer. Après avoir pillé les églises, avoir tout profané, tout souillé, les insurgés sont entrés dans les collèges, les communautés et les écoles, en ont chassé les prêtres et les religieuses. Plus de religion, plus de vertu, plus de Dieu! Ce Dieu dont ils se moquent, ils ne le détruiront pas pourtant!

Qu'arrivera-t-il, lorsqu'il croira que c'en est assez?

Un correspondant particulier écrit de Paris, le 10:

"Je regrette d'avoir à annoncer que les communaux ont pétré l'acte de vandalisme qu'ils avaient depuis si longtemps projeté. Aujourd'hui, la magnifique colonne Vendôme, le monument le plus grandiose élevé à l'héroïsme et aux victoires des Français, a été partiellement détruite."

ST.-DOMINGUE.

Les avis de St.-Domingue du 24 avril, transmis par un télégramme de Kingston du 9 courant, disent que Cabral et Luperon réorganisent activement leurs forces et se préparent

à aller prochainement offrir de nouveau la bataille à l'armée de Baez. Cabral était encore à San Juan, où il s'est retiré après sa défaite.

A Cuba on se bat toujours.

Dans le Pérou et la Colombie c'est la même chose; la ville de Lima, capitale de ce dernier pays, a été capturée par les insurgés, le 28 avril. Partout des révoltes, des guerres civiles, des peuples qui veulent changer de gouvernement comme de chemise.

BUENOS-AYRES.

Et lorsque ce n'est pas la guerre qui dévaste l'Amérique du Sud, c'est la maladie, les fièvres, le vomito, etc.

Les dernières nouvelles de Buenos-Ayres disent que le vomito tue en moyenne 250 personnes par jour. Il y avait eu 5,000 décès en cinq semaines.

Toutes les affaires sont suspendues; la ville à une grande distance est déserte: la douane et les banques sont fermées. Les ravages des fièvres jaunes continuent et ne cesseront que lorsque cette contagion ne trouvera plus de victimes.

L. O. D.

LA GUERRE CIVILE A PARIS.

LE COMBAT DE CHATILLON.

Cette bataille entre les insurgés et les troupes du gouvernement a été sanglante et terrible comme l'on sait, et la déroute des communaux complète. Ils étaient sortis de Paris et se dirigeaient sur Versailles, mais ils ne purent résister à la mitraille qui les foudroyait de toutes les hauteurs environnantes et du feu des forts.

De Vaugirard, de Grenelle, de Montrouge, on dominait toute la lutte, et on l'avait sous les yeux dans tout son épouvantable spectacle. Pas un seul coup de fusil, pas un seul éclat de canon, pas une seule décharge de mitrailleuse n'échappait au regard et à l'oreille, horriblement martelé par ces coups secs, vifs, intenses, non interrompus, qui se reproduisent avec une horrible netteté dans la répercussion des versants montagneux qui descendent de Châtillon, de Meudon et de Clamart.

LA GUILLOTINE.

Les Parisiens n'ont pas voulu voir ressusciter la guillotine, cet instrument de mort chargé de souvenirs si terribles. Elle était à peine dressée qu'ils y mettaient le feu. Pourvu qu'ils ne la reconstruisent pas!

ECHANTILLON DU STYLE ET DES SENTIMENTS DE LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE.

Prenez garde aux colères du peuple. Si, par hasard, il se mettait à feuilleter vos dossiers, s'il comptait vos crimes, s'il pensait à ses filles que vous avez déshonorées ou rendues folles, à ses enfants que vous avez hébétés, flétris, il ne resterait point une pierre debout de vos églises; il mettrait votre chair jaune en lambeaux.

"Dent pour dent," a dit la Commune.

Si l'on allait se souvenir de Galilée et de Jean Huss, si l'on vous mettait dans les lèvres la fiole des Médicis, si l'on vous plantait dans les épaules le poignard de Lucrece Borgia?

Dent pour dent! Vous nous les avez cassées par centaine pendant les Saint-Barthélemy. — Œil pour œil; voilà des siècles que nous sommes aveugles.

Et ne parlez pas de Dieu. Ce croquemitaine ne nous effraie plus. Il y a trop longtemps qu'il n'est qu'un prétexte à pillage et à assassinat!

C'est au nom de Dieu que Guillaume a bu à plein casque le plus pur de notre sang: ce sont des soldats du pape qui bombardent les Ternes.

Nous biffons Dieu!

Les chiens ne vont plus se contenter de regarder les évêques, ils les mordront; nos balles ne s'aplatiront pas sur les scapulaires; pas une voix ne s'élèvera pour nous maudire le jour où l'on fusillera l'archevêque Darboy.

Il faut que M. Thiers le sache, il faut que M. Favre ne l'ignore pas.

Nous avons pris Darboy comme otage, et si l'on ne nous rend point Blanqui, il mourra.

La Commune l'a promis; si elle hésitait, le peuple tiendrait son serment pour elle.

Et ne l'accusez pas!

"Que la justice des tribunaux commence, disait Danton au lendemain des massacres de Septembre, et celle du peuple cessera...."

.... Ah! j'ai bien peur pour monseigneur l'archevêque de Paris.

L'instruction nous a rendus sceptiques; nous avons vu Sibour choquer son saint ciboire contre le verre fêlé de Bonaparte! C'est fini! nous ne croyons plus à Dieu: la Révolution de 1871 est athée: notre République a un bouquet d'immortelles au corsage.

Nous menons, sans prières, nos morts à la fosse et nos femmes à l'amour.

Nos pères, nos filles n'iront plus s'agenouiller, balbutiantes, dans l'ombre de vos confessionnaux.

Vous ne fesserez plus nos marmots.

Notre grande cité de travail proscrit les paresseux et les parasites.

Partez; jetez vos frocs aux orties: retrousser vos manches, prenez l'aiguillon, poussez la charrue.

Chanter aux bœufs est mieux que chanter des psaumes. Quittez-moi la burette pour la cruche où le vin bleu mousse. Laissez le rosaire pour les longs chapelets d'andouilles.

Nous ne reproduisons pas tout; il y a des choses qu'on ne peut répéter, des immoralités dont nous ne voulons pas salir notre journal.

Autres détails donnés par un insurgé malgré lui sur Paris et la révolution:

Le 17 avril, il est parti plus de cinquante mille personnes de Paris, la plupart à pied, dans toutes les directions, hors celles où l'on se bat. C'était à peu près la précipitation des Hébreux fuyant l'Égypte; à peine des bagages, quelques pa-

quets, des sacs de nuit, et ceux qui ont pu se procurer des voitures, à prix d'or, ont eu toutes les peines du monde à les faire circuler à travers les barricades.....

Le *Vengeur* est un infâme journal. Il a publié hier un article qui a fait tous les cœurs se soulever de dégoût. J'ai vu même d'affreux insurgés, capables de toutes les violences, qui ne reculeraient ni devant le pillage d'une caisse publique, ni devant celles d'un bourgeois, ni même devant un assassinat, commis de sang-froid dans la rue des Rosiers, s'écrier après avoir lu l'article de cet odieux Pyat: — Oh! c'est trop!...

Que demande M. Pyat dans son ignoble libelle?

Il propose que le peuple, "en attendant que l'Hôtel des Invalides vomisse les restes" de Napoléon Ier, brûle au pied de la colonne Vendôme, pendant qu'on la démolira, le livre impérial de M. Thiers.

Il est vrai que le citoyen communal veut que ce soit une mère de famille qui remplisse cette sinistre besogne. Je le défie bien d'en trouver une seule pour l'accomplir, une seule vraie, bien entendu; car de ces femmes on en trouvera toujours, ne seraient-ce que les filles éhontées qui peuplent le harem obscur de ce vieux débauché, et qu'on déguisera en mères de famille pour la circonstance.

C'est incroyable comme l'atroce situation qui est faite à ce pauvre Paris nous rend égoïstes et cruels. Vous savez si je suis réactionnaire, au point de vue des scélérats qui gouvernent Paris en ce moment, bien entendu; eh bien! on en arrive à ne plus songer qu'il y a, ailleurs, un autre gouvernement composé d'honnêtes gens, et que c'est vers celui-là que doit tendre nos aspirations. On n'est préoccupé que de vivre le moins mal possible, on devient une sorte de machine armée en guerre, ne songeant qu'à manger, se demandant si elle mangera demain et faisant très-bon parti des dissensions publiques pourvu qu'on nous laisse tranquilles.

Tout le monde est ainsi à Paris; le feu sacré, l'amour de la patrie n'existe chez personne; on se sait tyrannisé par une poignée de cinq à six cents individus qui en mènent dix mille, et l'on supporte tout. On ne songe qu'à s'en aller, sans reconnaître que c'est pire que tout; car une fois livrés à eux-mêmes, les tigres seront furieux et saccageront tout.

LES FEMMES DE PARIS.

Le *Droit* rapporte les traits suivants d'héroïsme féminin qui ont été accomplis dans la semaine qui vient de s'écouler:

Plusieurs femmes ont été tuées ou blessées à l'affaire de Neuilly; on a vu une cantinière qui, frappée à la tête, a fait panser sa blessure et est revenue prendre son poste de combat.

Dans les rangs du 61e bataillon combattait une femme énergique. Elle a tué plusieurs gendarmes et gardiens de la paix.

Au plateau de Châtillon, une cantinière restée avec un groupe de gardes nationaux, chargeait son fusil, tirait, rechargeait sans interruption. Elle se retira presque la dernière, se retournant à chaque instant pour faire le coup de feu.

La cantinière du 68e bataillon, atteinte d'un éclat d'obus dès le début de l'action, est morte sur le coup. Le projectile avait brisé son bidon et en avait fait entrer les morceaux dans le corps de la malheureuse femme.

Parmi les plus intrépides de ces héroïnes, on se montrait la femme de l'un des généraux de la commune, la citoyenne Eudes.

Dans la soirée du 3, on apportait sur la place de la mairie de Vaugirard huit cadavres de gardes nationaux. Presque toutes les ménagères de la localité se poussaient sur ce point étroit, et, à la lueur blafarde d'une lanterne qu'elles s'arrachaient, cherchaient en pleurant à reconnaître un père, un frère ou un mari. Le neuvième cadavre qu'on apporta était celui d'une jeune cantinière criblée de balles.

Et dire que c'est pour la Commune que ces femmes déploient tant d'héroïsme!

AVEC QUOI ON FAIT DES CAPITAINES.

Le général Claremont, venant à Versailles dans un coupé et passant à la porte de Mont-rouge, muni d'un laissez-passer, se vit arrêté par un farouche capitaine qui déplaça lentement le laissez-passer, et voyant le titre de général accolé au nom de l'hon. attaché militaire à l'ambassade anglaise, cria: "Aux armes!" se mettant en devoir de procéder à l'arrestation.

— Je suis général, répondit M. Claremont, mais général anglais, et je vais à Versailles.

— Ah! vous allez à Versailles, reprit le capitaine du Comité central. Eh bien, tâchez donc d'arranger cette affaire-là! C'est assommant; je suis cocher de grande remise, et j'aimerais bien retourner à mes affaires. Ils nous embêtent avec leur Commune!

Les 1,400 insurgés de Paris envoyés à Lorient, à Brest et à Belle-Isle, avaient sur eux, en or ou en billets de banque, au moment où ils furent faits prisonniers, une somme qui dépasse trois cent mille francs!

On a également trouvé une très-grande quantité de bijoux: chaînes de montre, bagues, camées-médailles, etc.... Un fêdéré, qui a déclaré demeurer rue Lepic, à Montmartre, était nanti de trois montres, dont une estimée à 1,200 fr. Le fameux général Henry avait, pour son compte, ses poches bourrées d'objets de prix.

On voit que les soldats de l'émeute sont gens à précaution. La plupart, se voyant pris, avaient caché leurs billets de banque soit dans leurs chaussures, soit dans la doublure de leurs capotes. Tous ont prétendu, cela va sans dire, que ces valeurs étaient leur légitime propriété. Elles ont néanmoins été confisquées jusqu'à plus amples informations.

Sur ces 1,400 insurgés, il y avait 212 repris de justice, soit quinze pour cent environ.

ASINUS ASINUM FRICAT.

Le citoyen Félix Pyat a accusé le citoyen Rochefort de conardise. Ce dernier a retorqué en disant que le citoyen Pyat avait reçu 100,000 francs du roi de Prusse.

Ce n'est pas tout. Cluseret est accusé d'être un renégat politique, un espion et un traître; Dombrowski est, paraît-il, un ivrogne fiéffé, et plusieurs autres, tels que Grousset, Fonvielle, etc., etc., sont des gens sans aveu et sans honneur. Voilà les chefs de la révolution de Paris! La révolution de 93, celles de 1830 et de 1848 avaient des hommes au moins; mais celle-ci est non-seulement cruelle, barbare et anti-nationale, elle est encore ridicule et stupide.

On parle souvent de la fin du monde; ce serait le temps de l'espérer si de pareils hommes devaient gouverner le monde.

Le général Cluseret a été trouver M. Washburn, il y a quelques temps, ministre américain à Paris, et lui a promis de protéger tout particulièrement ses nationaux, ajoutant: "J'aurai peut-être besoin de votre protection un jour ou l'autre." Il ne s'est probablement pas trompé.